

NOTES DE PSYCHOLOGIE A L'USAGE DES HISTORIENS

LES IDÉES DE FREUD SUR LA MENTALITÉ PRIMITIVE.

La mentalité du primitif est un des problèmes les plus déconcertants de la psychologie collective, non seulement en raison du caractère trop souvent lacunaire et subjectif de la documentation, mais encore et surtout en raison de la difficulté que nous éprouvons à suivre le primitif dans sa pensée et dans ses réactions affectives.

« A partir des impressions sensibles, qui sont semblables pour les primitifs et pour nous, dit Lévy-Bruhl, la mentalité primitive fait un coude brusque et elle s'engage dans des chemins que nous ne prenons pas. Nous sommes vite déroutés. Si nous cherchons à deviner pourquoi les primitifs font ou ne font pas telle chose, à quelle préoccupation ils obéissent dans un cas donné, les raisons qui les astreignent au respect d'une coutume, nous avons les plus grandes chances de nous tromper. Nous trouverons une explication, qui sera vraisemblable, mais fausse neuf fois sur dix » (*La mentalité primitive*, p. 503).

Ce que le raisonnement sur documents ne peut donner, Freud le demande à la psychiatrie et à la psychanalyse, qui permet de retrouver sous le civilisé, le primitif, l'homme des instincts, des perversions instinctives, refoulés dans l'inconscient par la « censure », c'est-à-dire, par les inhibitions laissées par des siècles d'éthique et de vie sociale. La méthode psychanalytique mise à part, l'idée de la persistance en nous du primitif n'est pas absolument nouvelle. Rappelons-nous ici des passages des Pères de l'Église et ce mot si souvent cité de Joseph de Maistre :

« J'ignore ce qu'est l'âme d'un coquin, mais je sais ce qu'est l'âme d'un honnête homme et c'est à faire frémir ! » En 1865, dans un ouvrage peut-être trop oublié, Despine (de Marseille) formulait une théorie analogue ; les perversions, dit-il, existent en chacun de nous, mais elles demeurent étouffées par les tendances morales et sociales. La pathologie a récemment établi le bien-fondé de cette opinion en révélant les perversions consécutives à l'encéphalite léthargique. Comme le rappelle du reste Freud, Pierre Janet lui a, sur certains points, ouvert la voie. Freud, toutefois, ne se borne pas à la pathologie : l'étude de l'enfant lui fournit assez souvent des notions utilisables à ses travaux de psychologie collective. N'est-ce pas dans le même esprit qu'en 1904, notre maître, le professeur Dupré, décrit chez l'enfant la « mythomanie » c'est-à-dire cette tendance à l'altération de la vérité, à la fabulation extemporanée, tendance susceptible de persister chez l'adulte et dont Corneille a donné une description si profonde et si exacte dans le Dorante du *Menteur* ? C'est une opinion du même ordre que Pascal exprimait dans cette pensée, qui figurait comme épigraphe aux articles de Dupré : « Quoique les personnes n'aient point intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'elles ne mentent pas ; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir » (*Pensées*, art. V, 129).

L'âme primitive, qui sommeille en chacun de nous, dans l'inconscient, se réveille encore au milieu de la foule à laquelle elle apporte l'unification, le nivellement, la crédulité, la violence et l'aveuglement. Il convient, à cet égard, de relire les belles pages, que Le Bon lui consacre dans sa *Psychologie collective* et que Freud cite en tête de son ouvrage *Psychologie collective et Analyse du moi*. Il en adopte l'esprit, tout en lui reprochant d'énoncer les faits sans les démontrer et tout en différant quelque peu dans sa conception de l'inconscient. Tandis que l'inconscient de Le Bon est fait principalement des apports héréditaires, l'inconscient de Freud comporte, en outre, toutes les passions, tous les événements à lourde charge émotive, que la censure a refoulés au cours de notre existence. C'est donc par la psychiatrie, par la pathologie infantile, que Freud aborde la mentalité primitive et même certains problèmes de la psychologie collective, dans son ouvrage précité et dans un autre volume, de quelques années antérieur : *Totem et Tabou*.

* * *

Les tabou et les totem se rencontrent dans toutes les civilisations primitives, anciennes et contemporaines ; ils persistent à l'état de vestiges dans quelques religions actuelles ; mais si leur constatation ne soulève aucune discussion, leur explication reste encore bien incertaine.

La première question abordée dans l'ouvrage *Totem et Tabou*, est celle de la prohibition de l'inceste, si généralisée parmi les peuplades primitives et si étroitement apparentée au culte du totem, tel que Freud le conçoit. En effet, d'une part le père a un totem différent de celui des enfants, qui eux-mêmes gardent le totem maternel ; d'autre part, comme on le sait, les rapports sexuels sont interdits entre sujets du même totem. On pourrait objecter que, si le fils ne peut avoir de rapports avec sa mère, le père peut en avoir avec sa fille ; Freud a lui-même signalé ce point sans chercher à résoudre cette contradiction ou plutôt sans y parvenir. Mais il y a plus. A l'âge de la puberté, les fils doivent quitter la maison paternelle, se sauver aussitôt qu'ils aperçoivent leurs sœurs. Comment expliquer ces prohibitions si précises et si impératives, sinon par une tentation bien pressante du primitif à commettre l'inceste ? Cette solution n'est pas pour déplaire au psychologue, qui a mis en valeur le complexe d'Œdipe, pierre angulaire de sa théorie des névroses.

En effet, dès la prime enfance, le premier érotisme du petit garçon s'adresse à sa mère qu'il veut posséder en toute propriété. Cette tendance a pour contre-partie une haine vigoureuse à l'égard du père qui est, en l'espèce, son rival naturel. Peu à peu la censure, c'est-à-dire l'éducation et la moralité, refoulent cet érotisme dans l'inconscient, de même la jalousie à l'égard du père ; l'égoïsme primitif se teinte d'altruisme, les tendances centripètes cèdent le pas aux tendances centrifuges ; mais, pour être refoulé, le complexe d'Œdipe n'en demeure pas moins vivace, dans l'inconscient. La psychanalyse, c'est-à-dire l'investigation de l'inconscient au moyen de l'analyse des rêves et du jeu des associations d'idées, permettrait de reconnaître que le complexe d'Œdipe est à la base d'un grand nombre de névroses. Certains des élèves de Freud, Laforgue, Codet et Pichon con-

sidèrent qu'un grand nombre d'affections névropathiques seraient même conditionnées par la persistance plus ou moins complète et intégrale de la mentalité infantile (arriérations affectives ou *schizonoïas*); ces auteurs ont confirmé l'opinion de Freud au sujet de la fréquence du complexe d'Œdipe. Nous ne reviendrons pas sur les polémiques auxquelles cette théorie a donné lieu parmi les psychologues et les psychiatres, ni sur la compréhension du mot « libido », que certains ont étendu jusqu'à l'extrême limite de l'Eros platonicien, que d'autres, avec Freud, ont restreint à la notion du sexuel. Il convient de dire cependant que, d'après Freud, même dans le sens platonicien, le sexuel joue un rôle important et constitue le facteur commun, le trait d'union des différentes conceptions de la libido.

Mais le totem se borne-t-il à être un préventif de l'inceste? Ici l'auteur se montre hésitant et avoue que sur la question du totem, trop de notions restent encore incertaines pour autoriser une théorie générale à l'abri de la critique. Néanmoins il s'étonne encore de ce que les auteurs ne se soient pas inquiétés de l'animisme, de l'anthropomorphisme dont le totémisme est empreint. Les sociologues le constatent sans essayer de l'expliquer.

Freud invoque la persistance de la mentalité infantile. L'enfant voit, en effet, l'animal tout près de l'homme; il s'identifie facilement à lui, car, comme lui sans censure, l'animal lui est moins étranger, moins énigmatique que l'être humain adulte. Cette disposition est particulièrement flagrante dans deux observations fort instructives, rapportées par Freud. La première a trait à un enfant de quatre ans, qui, après la mort d'un chat qu'il affectionnait particulièrement, se substitue à lui, miaule, refuse de marcher autrement qu'à quatre pattes. Le lycanthrope, plus connu sous le nom de loup-garou, que l'on ne voit plus de nos jours, se croyant devenu loup, se donne l'aspect du loup, hurle et attaque à l'exemple de cet animal. Or ces lycanthropes se recrutent dans les pays les plus arriérés, parmi les sujets les plus frustes et les plus voisins du primitif. Ils figurent dans les vieux contes, et un contemporain de Shakespeare, Webster, en présente un type fort saisissant au cours d'un de ses drames.

Un autre enfant, âgé de cinq ans, était atteint de zoophobie à l'égard des chevaux; mais, chez lui, cette crainte se doublait

d'une véritable sollicitude, d'un véritable respect à l'égard de l'animal, objet de sa phobie. C'est là un exemple de ce que Freud a décrit, sous le nom d'ambivalence, attitude ambivalente à l'égard d'un objet ou d'un sujet ; en présence du cheval l'enfant éprouve deux sentiments contraires, l'aversion et le respect. La psychanalyse donna la clef de cette antinomie apparente. La zoophobie « ne représentait que la dérivation des sentiments ambivalents » que l'enfant nourrissait à l'égard de son père ; aversion mêlée de tendresse et d'admiration pour un être qui lui semblait supérieur en force et en puissance ; l'enfant identifiait son père aux gros animaux. Le Professeur Claude a dernièrement publié une observation du même genre.

Ce processus n'est-il pas, dit Freud, assez comparable à celui qui expliquerait l'adoration religieuse de l'animal totémique, l'identification du père de la race à l'animal ou à la plante-totem ? Ces deux exemples illustrent de façon saisissante les deux types d'identification, le premier de l'auto-identification (cas du chat) le second de l'hétéro-identification (zoophobie du cheval). On sait les vestiges laissés par le totémisme dans des religions plus évoluées sur lesquels Durkheim et S. Reinach ont insisté. Les mythes religieux expriment les rapports étroits, qui unissent le dieu à l'animal qui lui est consacré. L'animal, d'abord consacré, est ensuite offert en sacrifice à son dieu, qui lui-même est souvent adoré sous les traits d'un animal ; la légende raconte de même assez souvent la métamorphose d'un dieu en animal. Allendy, dans un ouvrage qui vient de paraître, voit dans les noms d'animaux, de végétaux, qui servent de radicaux à des noms propres de personnes, des vestiges du totémisme.

Le tabou, d'après Freud, s'expliquerait encore, en grande partie, par des réactions ambivalentes à l'égard de l'objet ou de la personne. En effet, le tabou provoque à la fois l'attraction et la répulsion, l'amour et la haine, la tentation et la crainte ; le sacré et l'impur y sont étroitement mêlés. « Rigoureusement parlant, dit Northcote W. Thomas, cité par Freud, tabou comprend dans sa désignation : a) le caractère sacré (ou impur) des personnages ou des choses ; b) le mode de limitation qui découle de ce caractère ; c) les conséquences sacrées ou impures qui résultent de la violation de cette interdiction. »

Celui qui a violé le totem est non seulement coupable, mais encore impur ; pour rentrer dans la communion, il doit se soumettre à des rites de purification ; son impureté est donc comme contagieuse.

Freud est frappé de la ressemblance entre l'attitude du primitif vis-à-vis de son tabou et celle du phobique ou de l'obsédé à l'égard de l'objet de sa phobie ou de son obsession. Ceux-ci, tentés de redire certaines paroles, de rechercher certains rapports, de toucher certains objets, de renouveler certains actes souvent absurdes et déplacés, éprouvent, vis-à-vis de l'objet de leur phobie ou de leur obsession, la même réaction anxieuse, et, lorsqu'ils ont été tentés de céder à leur impulsion, le même besoin de purification. Le phobique du toucher, par exemple, se lave constamment les mains, etc.

Pour les phobies et les impulsions, la psychanalyse a démontré à Freud qu'elles ne sont qu'un équivalent inoffensif d'actes ou d'intentions dangereux ou immoraux, que la censure réprime et refoule dans l'inconscient. Des femmes, par exemple, qui auraient pour leurs enfants des craintes exagérées auraient peut-être, à un moment, de façon tout à fait épisodique, souhaité la mort ou plutôt la non-naissance de ceux-ci. Pierre Janet a rapporté une observation qui n'est pas sans analogie avec le cas présent. Une jeune fille, qui avait aimé en secret son beau-frère, sans jamais le lui révéler, est prise à la mort de sa sœur de réactions anxieuses ; en réalité, elle s'était un instant réjouie de cette mort, puis aurait été honteuse de ce sentiment passager. De même les folies du toucher avec lavage continu des mains répondraient à une crainte de souillure physique ou morale, crainte presque toujours fortement exagérée mais, en général, partiellement légitime. Comme le phobique, le primitif, qui viole le tabou ou plutôt qui est tenté de le violer, est moins retenu par la crainte du châtement que par le sentiment d'angoisse si pénible, satellite de la faute comme de la violation du sacré.

Le tabou s'applique aux rois, aux prêtres. Or, si leur situation est honorée et respectée, elle est enviée en raison de ses multiples avantages ; d'où attitude ambivalente : la haine se joint au respect ; le primitif a la tentation de tuer le roi pour se substituer à lui. Le tabou est donc une sauvegarde royale, et le culte rendu serait assez analogue aux ablutions répétées du délirant du

toucher. Il y aurait plus ; à la façon de certains persécutés qui, pour justifier leur haine et se grandir à leur propres yeux, tendent à exagérer la puissance de leur prétendu persécuteur, le primitif assigne au roi, l'objet de sa haine, une puissance et une responsabilité littéralement écrasantes et surhumaines.

Est encore ambivalente l'attitude du primitif en présence du sacrifice rituel de l'animal totem. Mais ici les deux termes de l'ambivalence apparaissent non point simultanément, mais successivement. L'animal totem, comme nous l'avons dit plus haut, représente le père de la race. Comme lui, il est considéré comme un tyran, craint, envié et haï. Le sacrifice, la mise à mort serait un acte de haine et de vengeance, auquel toute la tribu prendrait part. Seul, le primitif n'oserait le commettre, mais la responsabilité partagée allège ses scrupules. La manducation en commun a pour but de s'assimiler les qualités du totem. Jamais en effet un anthropophage de l'Amérique, par exemple, ne consentirait à consommer, dans un repas sacré, un ennemi qui serait mort lâchement. Il suffit pour s'en convaincre de lire les poèmes de Gonzalvès Diaz, qui avait si bien connu les indigènes du Brésil auxquels il était assez étroitement apparenté du côté maternel. Le sacrifice du totem commis, ce sont les lamentations solennelles, puis les cérémonies expiatoires suivies de la joie débordante qui fête la réconciliation avec le totem. Les Buphoniae de la Grèce antique comportent des cérémonies qui ne sont pas sans analogie avec ces sacrifices totémiques ; la réconciliation s'y obtenait à bon compte, grâce à une dialectique astucieuse qui attribuait toute la faute au couteau du sacrifice. Il suffisait de le jeter à la mer pour imposer silence à tous les remords.

La magie trouverait encore son explication soit dans l'ambivalence, soit dans les tendances animistes, si familières à l'enfant. L'enfant anime et considère comme semblable à lui-même tout ce qui l'entoure. Chez lui, comme chez le primitif, le débordement imaginaire fait prendre les désirs pour des réalités, lui donne la conviction que ce qui est rêvé, désiré, s'accomplit par la force des choses. Freud rapproche cette particularité d'un symptôme, qu'il a observé chez une obsédée et qu'il appelle « la toute puissance de la pensée, de l'idée. » La malade en question pensait à une personne et la voyait aussitôt ; elle pensait à un

malheur et le voyait aussitôt se réaliser. Elle attendait ainsi les événements dans une véritable attitude superstitieuse. « Les névrosés, dit Freud, n'attribuent d'efficacité qu'à ce qu'ils ont intensément pensé, affectivement représenté, sans se préoccuper de savoir si ce qui est ainsi pensé ou représenté, s'accorde avec la réalité extérieure ».

Comme nous l'avons laissé entendre plus haut, cette disposition se retrouve dans les idées de culpabilité, et ce sentiment serait fondé sur des souhaits de mort demeurés inconscients. Toute idée serait ainsi plus qu'un commencement d'action. N'en serait-il pas ainsi chez le sauvage qui se figure, par sa pensée, par certains gestes, être capable de modifier le cours des événements? Nous avons nous-même connu un malade, dans le service de notre maître Ségla, qui conservait précieusement un mot inscrit sur son carnet, mais ne l'aurait prononcé à aucun prix, de peur de déclencher des catastrophes. Freud décrit ainsi, dans l'évolution de l'humanité, trois états successifs :

1^o La phase animiste, au cours de laquelle l'homme s'attribue à lui seul cette toute puissance;

2^o La phase religieuse, au cours de laquelle l'homme cède cette puissance aux dieux, sur lesquels il se réserve un pouvoir d'intercession;

3^o La phase scientifique.

Cette attitude pour ainsi dire subjective du primitif à l'égard des phénomènes naturels, explique cette tendance aux solutions mystiques et cette indifférence aux relations de causes à effets, bien mise en valeur par Lévy-Bruhl dans l'ouvrage précité.

* * *

Tels sont les principaux points développés par Freud dans son ouvrage de *Totem et Tabou* ; nous ne suivrons pas l'auteur dans les développements ultérieurs, qui figurent dans sa *Psychologie Collective* et s'attachent à relier à des théories analogues les causes du prestige du chef et de la solidité des foules « artificielles » (Église et Armée). On a reproché à Freud d'édifier des lois aprioristes, de se promener, comme en pays conquis, sur un terrain aussi mouvant. En réalité, l'auteur ne prétend rien prouver de façon péremptoire ; il ne propose qu'une des racines possibles

de l'équation. Il en avertit lui-même son lecteur, aussi ne tenterons-nous pas de l'argumenter point par point.

« Ne nous laissons pas, dit-il, trop influencer dans nos jugements sur les primitifs par leur analogie avec les névrosés. Il faut également tenir compte des différences réelles. Certes ni le sauvage, ni le névrosé ne connaissent cette séparation nette et tranchée, que nous établissons entre la pensée et l'action.

« Chez le névrosé, l'action se trouve complètement inhibée et totalement remplacée par l'idée. Le primitif, au contraire, ne connaît pas d'entraves à l'action, ses idées se transforment directement en actes ; on pourrait même dire que chez lui, l'acte remplace l'idée ; et c'est pourquoi, sans prétendre clore la discussion, dont nous venons d'esquisser les grandes lignes, par une décision définitive et certaine, nous pouvons risquer cette proposition : « Au commencement était l'action ».

On pourrait objecter que la modération de Freud se termine sur une phrase quelque peu lapidaire, qui permettrait de dire que l'auteur « se contente de rapides affirmations ». En réalité, comme nous le rappelions plus haut, Freud ne dit pas : « Les choses se sont passées ainsi, mais « elles auraient pu se passer ainsi » et, ajoute-t-il, tout ne s'explique pas par les méthodes que je propose.

Étant données la difficulté et l'incertitude de la documentation relative au primitif, dont Lévy-Bruhl a fait une juste critique, les auteurs se sont crus autorisés à faire grand cas de l'intuition (H. Baynes, *Primitive Mentality and the Unconsciousness*). Peut-être Freud a-t-il rendu quelque service en éclairant cette intuition des données de la psychiatrie, de la psychologie infantile, vues sous l'angle de la psychanalyse.

L'œuvre de Durkheim, de Frazer et de la plupart des sociologues se bornait à la description et à la comparaison. Freud a tenté une explication tout au moins provisoire. Ses études portent encore sur la sociologie et même sur certains personnages de l'histoire ou de l'art (Léonard de Vinci) ; d'autres auteurs ont suivi sa voie et abordé, par la psychanalyse, l'étude de la personnalité de Napoléon I^{er}. Nous verrons, dans n prochain travail, jusqu'à quel point ils y ont réussi.

M. NATHAN.

BIBLIOGRAPHIE

- S. FREUD, Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs (traduction Jankelevitch), Payot éditeur, 1924.
- S. FREUD, Psychologie collective et Analyse du Moi (traduction Jankelevitch) Payot éditeur, 1924.
- P. DESPINE, De la folie au point de vue philosophique, 1 vol., 1875.
- G. LE BON, Psychologie des foules, 1 vol., Alcan éditeur, 1921.
- L. LÉVY-BRUHL, La Mentalité primitive, 1 vol. Alcan éditeur, 1925.
- LAFORGUE et HESNARD, Année psychiatrique, 1 vol. Payot, 1925.